

Des femmes en coulisses À partir d'entretiens avec des femmes du Trident et du Grand Théâtre de Québec

Marie-José Des Rivières and Chantal Hébert

Number 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16592ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Des Rivières, M.-J. & Hébert, C. (1980). Des femmes en coulisses : à partir d'entretiens avec des femmes du Trident et du Grand Théâtre de Québec. *Jeu*, (16), 127-143.

des femmes en coulisses

Denise, Louise, Claire, Lucille, Pauline, Paule, Ginette, Luce, Thérèse, Reine-Aimée, Isabelle et Edith. Leurs métiers: représentante des comédiens au Conseil d'administration du théâtre, secrétaire du directeur-adjoint, responsable de la publicité, relationniste, assistante-gérant au service des caisses, régisseur, assistante à la production, scénographe, couturière, habilleuse, ouvreuse et agent payeur. Ces métiers sont tous exercés par des femmes qui assurent par leur travail la bonne marche de la machine théâtrale. Cependant, d'elles, on parle rarement. Elles ne sont ni stars, ni vedettes; nous ne les voyons jamais sur les planches, mais elles sont indispensables... «en coulisses». De ce fait, lorsque nous assistons à un spectacle, une part de nos applaudissements leur revient.

Nous avons voulu profiter de l'occasion qui nous était offerte, dans ce numéro sur les femmes au théâtre, pour lever le rideau sur le travail et la vie de celles qui sont, moins visiblement peut-être, mais tout autant que les autres, impliquées dans l'activité théâtrale québécoise.

Ces femmes sont attachées soit au Grand Théâtre de Québec, soit au Trident. Elles oeuvrent donc au théâtre institutionnel. C'est dans leur lieu de travail que la plupart des douze femmes interviewées ont bien voulu nous accueillir. Quoique travaillant à Québec, elles sont sans doute représentatives de toutes leurs consœurs à qui, dans d'autres théâtres institutionnels, le même type de responsabilité est confié. C'est en quelque sorte à toutes ces femmes dont les conditions de travail seraient encore soumises, semble-t-il, aux qualités traditionnelles d'ardeur, de discrétion et de patience, que nous voulons rendre hommage ici, en demandant à quelques-unes de décrire et d'interroger leur vie de jours ouvrables.

au conseil d'administration: denise gagnon

Lorsque, par hasard, est rappelé à Denise Gagnon le fait qu'on a longtemps tenté d'éloigner les femmes des choses dites «sérieuses», à cause de leur grande émotivité, celle-ci sursaute et rétorque avec passion que «l'émotivité, c'est ce qui nous fait vivre tous!» Au diable donc les objections traditionnelles, puisque la comédienne, désirent apporter une contribution particulière au théâtre, a accepté de représenter ses pairs au Conseil d'administration du Trident.

Le Conseil se réunit approximativement une fois par mois ou, plus précisément, quand le besoin s'en fait sentir. Il est composé du directeur artistique qui, lui, soumet



Denise Gagnon. (Photo: François Brunelle).



Louise Dubois.

la programmation, bien qu'il ait généralement entière liberté, du directeur administratif, de trois représentants des comédiens et de trois représentants du public. Ces huit personnes ont donc, on s'en doute, des intérêts assez divers qui, parfois, se concilient difficilement.

« Notre rôle, dit-elle, est de discuter de la bonne marche du théâtre, des problèmes qui surviennent, de la programmation à venir, d'assistance et de projets futurs. Cependant, à quelque niveau que ce soit, le principal sujet abordé est toujours celui de la question financière.»

Pour Denise Gagnon, cet aspect, c'est un peu l'ombre au tableau, puisque ces questions d'argent, qui reviennent à tous les paliers de discussion, font en sorte que la marge de manoeuvre du Conseil d'administration est finalement très mince.

C'est en mai 1980 que Denise Gagnon a complété le mandat de deux ans qui lui avait été confié. Bien qu'elle considère aujourd'hui que ce n'est pas là le travail le plus satisfaisant qu'il lui ait été donné d'accomplir, elle est heureuse d'avoir pu rendre ce service au théâtre et à ses collègues.

au secrétariat à la direction de la programmation: louise dubois

Lorsqu'une décision est prise au niveau de la direction générale ou de la direction à la programmation, Louise «entre en scène»; elle doit aussitôt informer les autres services, soit la publicité et les relations publiques, les services des caisses, les services techniques, comme l'imprimerie, enfin la comptabilité, qu'un nouvel événement est inscrit au calendrier. En plus des notes de service, elle s'occupe alors des contrats, de la correspondance qui s'ensuit, des vérifications ou confirmations nécessaires, elle touche aussi aux budgets; c'est enfin elle qui a pour mission de voir à la bonne marche des procédures.

Ce sont surtout des hommes qu'elle rencontre à son bureau: administrateurs, imprésarios, directeurs de toutes sortes, chefs d'orchestre, chefs de service,

comptables, etc. Elle y voit aussi défiler les artistes; mais si elle ne perd jamais une occasion de discuter théâtre, c'est plutôt avec les gens du Grand Théâtre, en particulier des scénographes et décorateurs, qu'elle le fait: on parle des pièces en préparation, aussi des spectacles à l'affiche ailleurs et qui viendront à Québec.

Cependant, Louise Dubois regrette que la vocation première d'un centre d'art comme le G.T.Q. ne soit pas le théâtre:

« On abrite beaucoup de spectacles de variétés, et, à mon avis, on ne présente pas assez de théâtre: on ne voit jamais ici de théâtre d'avant-garde et trop rarement du théâtre de répertoire; bien sûr, le théâtre-midi est une excellente initiative qui pourrait même être complétée par des lectures; mais si on arrivait à ouvrir une troisième salle de spectacle, un peu comme le Café de la Place à la Place des Arts, on pourrait, en plus, présenter des pièces courtes, le soir.»

La première vertu qu'exige son travail? la PATIENCE!

« Je pitonne deux ou trois appels en même temps et je dois aussi faire patienter la personne qui attend devant moi. C'est difficile de faire avancer adéquatement une correspondance souvent urgente alors que, par exemple, les divers services réclament tout à la fois dossiers et renseignements, et que 80% de mon temps se passe à répondre au téléphone ou aux visiteurs.»

Son travail se termine souvent après les heures régulières, surtout lorsque le commande le *rush* de l'opéra. Elle doit alors savoir parer au plus pressé quand arrivent les pépins, comme un manque de produits de maquillage à l'avant-veille d'une première!

Les spectacles la concernent jusqu'à ce qu'ils aient eu lieu. Elle doit se montrer en tout temps diplomate et discrète, car « c'est parfois ennuyeux, nous confie-t-elle, d'en savoir autant, quand on est près de la direction»; ce surplus d'information, qui est le lot des dirigeants et de leurs assistants, pose quelquefois un frein à son enthousiasme pour le domaine de l'art. Cet inconvénient trouve cependant, nous a-t-elle dit, une certaine compensation dans le fait que son milieu de travail lui permet parfois quelques rencontres intéressantes avec de grands artistes, tels Rostropovich ou les membres de l'orchestre de Chambre de Toulouse, par exemple. Mais, nous nous demandons si cela vaut la peine de payer un tel prix de délicatesse, de retenue, de tact et de persévérance pour pareille compensation...

Si Louise Dubois souhaite aux générations futures des heures de travail plus flexibles et la possibilité pour deux personnes de partager un même poste en se relayant, elle souhaite surtout aux femmes de ne plus s'appeler « secrétaire ».

« C'est tellement dévalorisant: quand on porte le nom de secrétaire, les gens nous voient seulement à la dactylo et pour eux notre rôle s'arrête là; même si notre travail réclame beaucoup de jugement et d'initiative, sans un titre provenant de l'université, on n'est absolument pas considérées, ce que soit au G.T.Q. ou ailleurs. Celles qui ne portent pas le nom de secrétaire sont toujours mieux vues, indépendamment de leur compétence. Et l'appellation n'a plus la même connotation si la personne est femme ou homme (pensons aux secrétaires masculins de ministres ou de députés...); à ma place, un homme obtiendrait un meilleur salaire en plaçant qu'il est chef de famille ou encore, l'assistant à la direction de la programmation. Il gonflerait son affaire et son travail prendrait, il va de soi, nécessairement plus d'importance que le mien. À remplir la fonction de secrétaire, comme de ménagère, on est handicapée dès le départ, si on est une femme, et ça n'évolue que très lentement.»

responsable de la publicité: claire galarneau

Étudiante en orientation professionnelle, Claire Galarneau travaillait comme ouvreuse. Devenue, à la fin de son cours, la téléphoniste du G.T.Q., elle faisait déjà partie du milieu quand s'est ouvert le poste qu'elle occupe maintenant depuis 1977:

responsable de la publicité.

Claire Galarneau est chaque jour en contact avec les médias d'information, c'est-à-dire les journalistes de la presse écrite ou parlée:

« Je fais régulièrement un suivi avec eux pour leur rappeler que tel spectacle ou telle pièce s'en vient; je dois leur téléphoner toutes les semaines pour les tenir au courant ou pour obtenir des renseignements. Je travaille aussi beaucoup avec les producteurs.»

Quatre-vingt-dix pour cent des gens à qui elle a affaire sont des hommes:

« À la tête des troupes de théâtre institutionnel, exception faite de Nicole Filion au Théâtre Populaire du Québec et d'Yvette Brind'Amour au Rideau Vert, c'est malheureux, mais on y voit presque uniquement des hommes. Pour ce qui est des journalistes, à part Martine Corriveau du *Soleil*, ou encore les relationnistes et animatrices de Radio-Canada - une boîte où l'on engage des femmes -, ce sont tous des hommes.»

Son travail consiste à rédiger des communiqués pour renseigner un public qui, étant donné le coût des billets, fait de plus en plus de sélection. Pour concevoir ces communiqués, Claire Galarneau consulte d'abord toute la documentation qui concerne une pièce (elle a d'ailleurs créé une banque d'informations au G.T.Q.); elle rencontre ensuite les intermédiaires, mais va aussi très souvent à la source même, soit les directeurs de troupes, les metteurs en scène et surtout les comédiens qui jouent la pièce. Elle se rend toujours aux premières; lorsque le spectacle s'étend sur une longue durée, elle peut alors donner plus d'informations; elle essaie aussi, quand c'est possible, de voir les pièces qui doivent, par la suite, venir à Québec.

Claire Galarneau s'occupe donc de la publicité et de la promotion pour tous les spectacles: variétés, danse, musique, théâtre, etc; elle complète jour après jour la formation polyvalente qu'elle a dû développer.

« Une semaine? c'est... beaucoup de téléphones, des contacts avec les médias et les producteurs, c'est... vérifier si le matériel publicitaire est entré, sinon le produire ici dans un court laps de temps, c'est aussi proposer aux troupes des tournées de promotion. C'est... lire tous les articles de journaux, vérifier toutes les annonces pour qu'il ne s'y glisse aucune erreur, répondre au public, donner des informations aux caissières sur ce qui sera présenté. Il y a aussi la préparation codée des communiqués, l'envoi des invitations de presse, la conception des programmes. Il ne faut surtout pas être paresseuse, les heures ne sont pas calculées et il m'arrive de travailler de sept heures le matin à vingt-trois heures trente le soir.»

Ce métier aurait-il été programmé en oubliant les femmes - et même les hommes - qui l'exercent et qui auraient des jeunes enfants?...

Lors des tournées de promotion, Claire Galarneau amène l'artiste à l'émission télévisée du matin, à la radio et s'occupe aussi du producteur, alors que les journalistes s'adressent plus spécifiquement à la vedette. Dans la grande organisation d'un spectacle ou d'une pièce, Claire Galarneau intervient dès le commencement, parfois même avant que les distributions ne soient complétées. Si la pièce est présentée en tournée, le matériel publicitaire est déjà préparé par le producteur; mais si la pièce est d'abord présentée à Québec, il arrive que Claire Galarneau doive presser les producteurs de prendre certaines décisions, trois ou quatre mois avant la première. Son travail ne se termine que lorsque la pièce a quitté l'affiche. Entretemps, elle demeure L'ANGE GARDINE, la « démêleuse » de problèmes, - autant d'attributs trop souvent féminins - enfin, la personne-ressource par excellence.

Claire Galarneau a toujours réussi assez facilement à allier sa vie professionnelle à



Claire Galarneau.



Lucille Hamelin. (Photo: Joceline Hardy).

ses autres occupations; après la naissance de son enfant, elle continuera de se consacrer à ce travail qui la passionne. Elle fait confiance à l'avenir pour ce qui est de la conciliation de ses multiples obligations...

responsable des relations publiques: lucille hamelin

Pour sa part, Lucille Hamelin est attachée au G.T.Q. depuis les tous débuts, en 1970. Elle y est d'abord entrée comme responsable de l'atelier de costumes, une situation à laquelle l'avait préparée sa formation aux Beaux-Arts. Avant son mariage avec le critique littéraire et dramatique Jean Hamelin (décédé en 1970), l'actuelle relationniste du G.T.Q. avait travaillé comme dessinatrice de costumes à Radio-Canada; le milieu des arts a donc toujours été le sien.

Lucille Hamelin travaille d'abord en étroite collaboration avec Claire Galarneau, les relations publiques et la publicité étant des secteurs connexes. Elle est aussi amenée à participer à plusieurs réunions touchant la planification des saisons à venir; il est encore de son ressort de rédiger, plus tard, le rapport annuel devant être remis au Ministre.

Comme le rôle de la relationniste est de créer des liens entre les organismes culturels, gouvernementaux ou privés, Lucille Hamelin doit intégrer ceux-ci aux projets dont elle est la responsable, en particulier les expositions du G.T.Q. Elle s'occupe également des spectacles de la maison, spécialement du théâtre-midi et des marionnettes, activités pour lesquelles elle voit à assister les responsables: Renée Desrochers et Josée Campanale. À cet effet, elle fait donc appel aux groupes susceptibles d'être intéressés par ces représentations. Comme elle veut faire du G.T.Q. la maison de chacun, Lucille Hamelin se réjouit de promouvoir ces activités, offertes à des prix très abordables. Elle porte le même intérêt aux Croque-Musique du dimanche matin, aux concerts de musique de chambre, enfin, à l'opéra et à tous les spectacles qui sont présentés, entièrement ou en collaboration, par le G.T.Q.

Lucille Hamelin trouve prioritaire d'intéresser les jeunes aux manifestations culturelles. Il lui importe que les enfants se sentent à l'aise au G.T.Q.; par exemple, un Noël, elle a déjà invité les tout-petits à décorer eux-mêmes les sapins du Grand Théâtre. Dans le cadre de la Journée internationale de la marionnette, en 1979, elle a aussi apporté son concours à la grande manifestation qui a permis à 800 enfants de réaliser plus d'une centaine de spectacles de marionnettes. En 1980, c'est une exposition de 2 000 marionnettes qui a été choisie pour permettre aux enfants de poursuivre leur participation à la vie du Grand Théâtre. Comme nous disait Lucille Hamelin, le rôle de la relationniste ne se termine pas avec l'événement, puisque cet événement même suscite toujours de nouveaux défis.

Lucille Hamelin ne nous a pas parlé de la spécificité de sa position de femme face à ses responsabilités au théâtre; on sent qu'encore tout récemment la question féminine ne devait pas trop se poser au travail, milieu masculin par excellence.

à l'assistance-gérance au service des caisses: pauline lévesque

Pauline Lévesque a surgi d'une voûte derrière un miroir; ceux et celles qui connaissent les abords de la salle Octave-Crémazie reconnaîtront les lieux dont il est ici question. C'est vraiment derrière ces glaces qu'elle passe toute sa semaine, la direction des caisses et le service téléphonique du G.T.Q. étant situés dans la voûte, à côté de l'ordinateur.

L'effet de surprise mis à part, il faut quand même s'interroger sur cet aspect des conditions de travail de plusieurs des femmes que nous avons rencontrées. Comme on a oublié (!), dans la conception du G.T.Q., les bureaux pour le personnel, la plupart d'entre elles occupent, au sous-sol, de petits réduits ayant pour toute fenêtre



Grand Théâtre de Québec. (Photo: Kriber).



Pauline Lévesque. (Photo: Joceline Hardy).



Paule Noyart.

des affiches ou des tableaux.

Pauline Lévesque s'était, pendant dix-huit ans, rompue aux techniques de la vente des billets dans l'industrie du cinéma avant d'entrer comme caissière au G.T.Q. Elle est maintenant assistante-gérant au service des caisses, travaillant ainsi en compagnie de huit femmes, les caissières et la chef caissière, et d'un homme: leur patron.

Prenant en quelque sorte le relais des initiatives de Lucille Hamelin du côté du public et, en particulier, du côté des groupes qui aiment fréquenter le G.T.Q., Pauline Lévesque poursuit les contacts au téléphone, prend les commandes en note et s'occupe des réservations pour tous les spectacles.

Quand les directeurs d'écoles ou de cegeps, les enseignants ou encore les dirigeants des divers cercles sociaux ou culturels viennent chercher leurs billets, c'est elle qui se charge de la transaction. Très tôt le matin, Pauline Lévesque met l'ordinateur en marche; elle avait d'ailleurs pris soin de le programmer (prix, salle, nombre de sièges et de représentations) deux mois avant le début du spectacle: «savoir programmer, c'est comme toute chose, c'est une technique qui s'apprend». Pauline Lévesque enseigne aussi aux nouvelles caissières à se servir efficacement de ce système qu'elle connaît si bien.

Elle n'hésiterait pas à recommander son travail où l'administration et les relations publiques se mêlent aux connaissances techniques, malgré la large part de «PATIENCE téléphonique» qu'il faut y apporter.

à la régie: paule noyart

En Belgique, Paule Noyart a travaillé dans une maison d'édition, a écrit des contes pour enfants et fait des adaptations pour la radio et la télévision. Elle fut aussi comédienne et assistante à la mise en scène. Arrivée au pays depuis trois ans, elle

était secrétaire de direction au théâtre du Trident quand elle s'est vue offrir, récemment, par Guillermo de Andrea, la régie du *Malade imaginaire*. Elle a d'abord hésité « par scrupule de faire un travail que quelqu'un d'ici aurait très bien pu faire ». Elle a enfin accepté le contrat, après en avoir discuté avec des amis. C'est à cette première expérience comme régisseur que nous nous sommes intéressées.

Paule Noyart, régisseur, a donc assisté à toutes les répétitions, travaillé en étroit contact avec le metteur en scène, noté les déplacements des comédiens et noté, au besoin, les indications de mise en scène qui, d'une répétition à l'autre, pouvaient être modifiées. Elle ajoute à ce sujet que si « Guillermo de Andrea s'était fait une idée originale de la pièce qu'il montait, il avait plutôt choisi, par la suite, de créer sa mise en scène à partir du jeu des comédiens, au gré des répétitions. »

Le travail d'assistante au metteur en scène terminé et les derniers *cueils* fixés, Paule Noyart est montée en cabine. De là, elle a entrepris, de concert avec les techniciens de son et d'éclairage, un autre type de travail qu'elle a poursuivi jusqu'au soir de la dernière représentation. Ce second aspect du travail de régisseur lui apparaît, toutefois, aujourd'hui, un peu moins fascinant que celui d'assistante au metteur en scène. Cependant, ayant « tellement aimé ce spectacle, à la conception inhabituelle et extraordinaire, [elle y a] chaque soir, trouvé quelque chose de nouveau. »

Paule Noyart croit, enfin, que ce métier de régisseur, qu'elle qualifie de « dur et éprouvant », n'exige pas d'habiletés spécifiquement féminines, mais requiert plutôt « des qualités particulières de prévoyance et d'attention », vertus qu'on a pourtant traditionnellement attribuées à la femme... Comme dans tout autre domaine, le métier de régisseur demande, en outre, à celui ou celle qui l'exerce de savoir composer avec les qualités et les défauts de chacun. Aussi, les relations de travail lui semblent-elles faciles, quoique parfois superficielles. « Mais, s'empresse-t-elle d'enchaîner, c'est comme cela dans n'importe quel milieu. Vous en connaissez beaucoup, vous, de gens qui entretiennent des relations étroites et profondes avec leurs compagnons de travail? ».

assistante à la production: gINETTE BEAULIEU

Ginette Beaulieu travaille pour le Trident depuis 1973 et elle ne s'est offert qu'une quinzaine de mois de relâche à partir de 1978... Le temps de faire démarrer avec des amis le théâtre du Petit Champlain. De retour au Trident, elle s'est vue confier le poste d'assistante à la production pour la saison 1979-80.

Son entrée au théâtre remonte à l'époque où le Trident était administrateur du Palais Montcalm. De cette expérience, elle a tiré un enseignement riche qui lui a permis de se familiariser rapidement et surtout efficacement avec chacun des rouages de la machine théâtrale. Ses « débuts », c'est comme assistante-comptable que Ginette Beaulieu les a faits. Puis, progressivement, elle s'est initiée aux différents aspects de la production: décors, costumes, cachets, budgets, etc.

Son travail d'assistance à la production demande une disponibilité complète du début de la mise en marche de la production jusqu'à la toute fin de celle-ci, c'est-à-dire jusqu'au moment du démontage des décors. Ginette Beaulieu « suit » donc en quelque sorte toute la production. Elle a non seulement pour tâche d'assister aux

réunions de production, mais aussi de voir à la réalisation des décors et des costumes en visitant régulièrement les responsables de ces ateliers. Elle doit aussi tenir à jour le calendrier des activités marquant la progression des travaux et négocier avec le directeur technique du G.T.Q. les questions relatives au personnel et à l'équipement. C'est également elle qui a pour mission de s'assurer que tout « l'appareillage technique » soit prêt le plus rapidement possible pour permettre aux comédiens de répéter, au moment voulu, avec décors, costumes, accessoires et éclairage. Ginette Beaulieu maintient, en outre, le contact entre tous les membres de l'équipe technique: décorateur, accessoiriste, régisseur, etc. C'est elle, enfin, qui remédie aux imprévus qui peuvent survenir en cours de production. Elle doit donc exercer un contrôle constant sur le budget dépensé en regard du budget initial alloué, afin de déterminer les priorités et de faire part des contraintes éventuelles.

Ginette Beaulieu a été formée à la dure école de l'expérience. Aujourd'hui, malgré ses sept ans de carrière, elle soutient qu'elle a encore beaucoup à apprendre et rêve de s'inscrire un jour « à la section scénographie de l'École Nationale de Théâtre... pour être informée des nouvelles techniques. L'École est à la fine pointe de la nouveauté dans ce domaine. Et il faut connaître les innovations ». Elle ajoute encore qu'elle conseillerait « à une jeune qui voudrait entreprendre la carrière d'assistante à la production de faire d'abord du théâtre amateur et de prêter son concours aux petits théâtres qui ont toujours besoin de quelqu'un pour travailler bénévolement. » Ce sont des occasions tout indiquées pour développer les qualités de **disponibilité** et de discipline qui sont indispensables dans l'exercice d'une telle fonction. Compte tenu de ces exigences, Ginette Beaulieu parle de son métier comme d'une **vocation**.

« C'est le plus beau métier du monde! C'est un cliché, mais c'est vrai. Il faut avoir le feu sacré cependant. Moi, j'y suis tellement heureuse que je ne pourrais pas aller au bout de moi dans un autre métier. C'est très valorisant! C'est satisfaisant, c'est nourrissant, c'est bon! »

Il fallait entendre, ce jour-là, le ton sur lequel nous parlait Ginette Beaulieu et la voir mordre passionnément dans ses mots, avec chaleur et amour, pour en être tout à fait convaincues.

scénographe: luce pelletier

Elle est jeune, en début de carrière, et a toujours été partagée entre son goût pour le dessin et son amour du théâtre. Elle est devenue scénographe.

Diplômée du Conservatoire d'Art dramatique de Québec en 1979, section scénographie, et boursière du gouvernement du Québec, elle assistait quelques mois plus tard, avec sa consoeur Carole Paré (les deux seules femmes scénographe à Québec), au Congrès international de scénographie qui a lieu tous les quatre ans et qui se tenait, cette fois, à Prague.

Depuis août 1979, Luce Pelletier travaille une journée par semaine à l'atelier de costumes du Trident. Elle a la responsabilité de la location des costumes. Bien qu'elle n'ait pas, dans l'exercice de cette fonction, à utiliser toutes les ressources de sa formation en scénographie, cette tâche lui permet de se « rafraîchir la mémoire en ce qui a trait à l'histoire du costume. » Parallèlement à ce travail à mi-temps, elle vient de terminer sa première scénographie dans le cadre des lundis du Conservatoire. C'est donc elle qui a conçu, pour les représentations du 31 mars et du 1er avril 1980, les décors et costumes d'un court opéra de Darius Milhaud, *le Pauvre Matelot*, et

d'un extrait de *la Bohème* de Puccini. La mise en scène était signée Jacques-Henri Gagnon. Pour cette occasion, Luce Pelletier avait non seulement créé décors et costumes, mais elle avait aussi confectionné ces derniers.

Luce Pelletier est une fille véhémente avec une grande force de caractère. Désireuse d'évoluer dans ce métier qui la passionne, elle fonce, fait des contacts, entretient des relations et surtout travaille avec soin. Elle est dotée, en plus, d'une excellente santé, pré-requis essentiel.

« On doit souvent travailler seize ou dix-sept heures par jour et parfois même passer deux ou trois nuits debout. C'est impensable d'aborder ce métier-là sans une force physique à toute épreuve. On a par contre l'occasion de mesurer notre résistance avant la fin de nos études au Conservatoire, parce qu'en troisième année, on ne fait que monter des spectacles.»

C'est généralement quatre à six semaines avant le début du spectacle que la scénographe entre en scène.

« Ce sera, vraisemblablement, six semaines dans une grande compagnie et quatre semaines dans un petit théâtre. Si c'est quatre semaines avant la première et que l'on est dans un petit théâtre, on va courir tout le temps parce que la main-d'oeuvre est inexistante. (...) Il faut donc aimer son métier, car il est exigeant! »

Mais Luce Pelletier est enthousiaste et souhaite ardemment faire de la scénographie sa carrière. Cependant, elle se demande parfois si c'est possible de passer toute une vie à se contenter de petits contrats à 500\$ par mois. Elle est consciente, cependant, d'en être à ses premières armes et que la situation financière ne peut que s'améliorer avec les années d'expérience. C'est du moins ce qu'on peut souhaiter... Elle avoue, enfin, avec candeur et conviction, que de voir se lever le rideau sur son travail lui procure, le soir de la première, « une satisfaction presque aussi importante que l'argent! » Luce Pelletier, comme plusieurs de ses collègues, est de cette race de femmes portées et nourries par l'amour de ce qu'elles font. Leur grande qualité, à elles comme à plusieurs d'entre nous, c'est d'être des passionnées; mais cette extraordinaire vertu ne concourt-elle pas à encourager la société à continuer de



Luce Pelletier. (Photo: Joceline Hardy).

nous sous-payer? Où est l'issue?

couturière: thérèse racine

Une fois les maquettes de la scénographe terminées, la couturière peut commencer son travail. Au Grand Théâtre de Québec, depuis l'ouverture, c'est Thérèse Racine qui occupe ce poste. Avant de se voir confier cette fonction, elle fut pendant deux ans couturière à temps partiel pour l'Opéra du Québec. C'est là qu'elle a d'abord pris plaisir à confectionner des costumes d'époque, une spécialité qu'elle a acquise en autodidacte et qu'elle aime toujours. Aujourd'hui, elle est la seule couturière attirée au G.T.Q.; au besoin, les habilleuses lui viennent en aide. Elle travaille aux spectacles de la maison, principalement l'opéra, le théâtre-midi et le théâtre des marionnettes.

Le travail de couturière au féminin n'a pas le même sens, on le sait, que celui de couturier au masculin. Ce dernier est généralement concepteur et a pour fonction de diriger la main-d'oeuvre qui travaille pour lui. La valorisation n'est, au bout du compte, peut-être pas la même.

La tâche de Thérèse Racine consiste essentiellement dans la confection, l'entretien des costumes qui doivent être fabriqués sur place et dans l'ajustement de ceux qu'on a achetés ou loués. Cela, non seulement pour les productions du G.T.Q., mais aussi pour celles des théâtres d'été de La Fenière et du Bois de Coulonge. Il lui arrive, occasionnellement, de devoir refaire un costume plus d'une fois. Ainsi, pour *Citrouille*, il a fallu confectionner à trois reprises le costume utilisé par les représentations.

Thérèse Racine doit également habiller le décor des pièces; pans de murs, fauteuils, lits et fenêtres. Elle a aussi la responsabilité de l'entretien, en matière de couture, de



Thérèse Racine. (Photo: Joceline Hardy).

tout ce qui est stable au G.T.Q., par exemple: les costumes des placeurs et ouvreuses, les nappes et les rideaux. Son travail, comme celui de plusieurs de ses collègues, exige patience et disponibilité. **Patience** pour rappeler occasionnellement à certaines vedettes insatisfaites que « leur costume a d'abord été conçu en fonction du personnage à interpréter plutôt que dans le but de les avantager.» **Disponibilité** aussi, car si, normalement, elle entreprend son travail trois semaines à l'avance, il arrive généralement que les costumes de location lui parviennent sept jours avant la première et qu'elle doive y travailler dix ou douze heures par jour. Mais la couturière du Grand Théâtre sait faire face à ces contraintes de dernière heure. Elle voit même des avantages à oeuvrer dans ce milieu « qui ne demande pas seulement de savoir coudre mais qui requiert aussi un sens de la créativité ». « Ici, poursuit-elle, on apprend beaucoup parce qu'on ne fait pas de travail à la chaîne. C'est précisément ce qui me plaît. »

Thérèse Racine est d'abord une femme de défi, à l'imagination fertile, et ce qu'elle aime par dessus tout, c'est travailler sur des costumes d'époque qui lui demandent encore plus d'adresse que l'exécution de costumes contemporains. Or, elle n'a pas souvent cette chance, d'une part, parce que le G.T.Q. produit relativement peu et, d'autre part, parce que la majorité des spectacles montés aujourd'hui n'exigent pas, bien entendu, de costumes anciens. Elle aimerait voir, un jour, le G.T.Q. produire davantage et, par conséquent, engager trois autres couturières, puisque l'atelier de couture, dans son aménagement actuel, peut abriter facilement quatre personnes.

habilleuse: reine-aimée pelletier

Dès que commence la pièce, ce sont les habilleuses qui sont responsables des costumes. Mais, quelques semaines ou quelques jours auparavant, elles ont souvent assisté à des répétitions, rencontré le metteur en scène ou étudié la pièce. Elle ont aussi déballé les costumes, les ont ajustés ou réparés au besoin et les ont classés dans l'atelier de couture pour qu'ils soient prêts à être distribués dans la loge de chaque comédien le soir-même. Les habilleuses veillent aussi régulièrement à l'entretien de ces costumes; elles ont parfois jusqu'à cinq heures de lavage et de repassage à faire, chez elles, en plus de leurs heures de travail au théâtre, pour que les costumes aient toujours l'apparence du soir de la première.

Reine-Aimée Pelletier, qui nous donne ces renseignements, ne semble plus s'étonner de l'importance de cette charge de travail. Elle est habilleuse à la salle Octave-Crémazie depuis 1971. Trois ans auparavant, elle avait commencé ce travail comme remplaçante au Colisée, puis au Capitole pour la Comédie-Française. Lise Gilbert, habilleuse elle aussi, et travaillant plus spécifiquement à la grande salle Louis-Frédéric, l'accompagnait. C'est l'expérience de leurs maris, machinistes, qui a amené ces femmes à l'Alliance internationale des employés de scène et de théâtre (I.A.T.S.E., section locale 523), leurs emplois antérieurs comme secrétaire de notaire ou infirmière ne les ayant pas spécialement préparées - sauf pour la débrouillardise - à exercer ce métier.

Comme elles doivent aider aux changements de costumes pendant le spectacle, elles apportent les vêtements dans les coulisses et les changements se font derrière les portes du décor, à la noirceur la plupart du temps.

« Il faut connaître les costumes par coeur: il m'est déjà arrivé de recoudre un bouton dans le noir! Et les fermetures-éclair qui décrochent juste avant que le comédien entre en scène!... Avez-vous déjà essayé d'enlever une tache sur un pantalon blanc huit secondes avant le début d'une représentation?... Car c'est notre responsabilité, les habilleuses, de faire en sorte que les comédiens soient impeccables sous l'éclairage.»

S'il n'y a pas de changement de costumes, il peut y avoir des accessoires vestimentaires à placer, en coulisses, à la disposition des comédiens. Les habilleuses sont aussi là pour réparer les déchirures: les robes qui descendaient du plafond, dans la pièce **Dédé Mesure**, demandaient beaucoup de réparations.

Elles sont donc sans cesse en devoir, vives d'esprit et de mouvements: « quelquefois il nous faudrait des patins à roulettes»; calmes: « ne jamais prendre panique et savoir rassurer les comédiens»; souples, mais décidées à se faire respecter:

« Il faut savoir résister aux caprices des vedettes: généralement la vedette est une personne très simple, mais quand on rencontre un petit figurant qui se donne de l'importance parce qu'il a, pour la première fois de sa vie, une personne à son service, c'est une autre affaire!»

Les habilleuses sont aussi **infirmières** par la force des choses, donnant les premiers soins et inventant même des remèdes. Elles accomplissent un travail ardu qui demande beaucoup d'initiative et une bonne santé car leurs journées ont parfois dix-neuf heures. Toujours ces mêmes exigences... toujours ces mêmes qualités... Les meilleurs moments? Ce sont les spectacles sans anicroche et, en général, les représentations où elles doivent intervenir régulièrement. Nous avons eu l'occasion de voir Reine-Aimée Pelletier à l'oeuvre dans *les 7 Péchés québécois*, un ensemble de sketches qui regroupait, pour quatre comédiens, près d'une trentaine de personnages! Le nombre affolant des changements de costumes lui demandait d'être absolument partout à la fois.

Le travail d'habilleuse leur occasionne aussi un contact continu avec les comédiens, et elles sont persuadées que « ce contact humain, sous le coup à la fois de l'enthousiasme et du trac, ne se retrouve nulle part ailleurs». Plus encore, les



Rose-Aimée Pelletier. (Photo: Joceline Hardy).

pièces qui se prolongent créent, naturellement, des liens. Il peut même arriver que l'habilleuse devienne, à l'occasion, le premier public d'un comédien.

À Québec, elles sont cinq habilleuses, entrées au même moment et bénéficiant de conditions de travail identiques.

ouvreuse: isabelle labrie

Elle arrive au théâtre vers dix-neuf heures pour revêtir son costume, ce fameux costume qui a même déjà été le principal critère d'embauche des placeurs et ouvreuses du G.T.Q., avant le syndicat, bien entendu. «C'était fou, se rappelle Isabelle, à l'époque, quand il y avait un uniforme de libre, le gars ou la fille à qui il seyait décrochait l'emploi!»

Après avoir écouté les directives du chef placeur, Isabelle prend sa lampe de poche ou ses programmes et se rend à son poste faire le tour des lieux. Les foyers sont déjà ouverts au public qui est libre d'y circuler. Au son du carillon, elle ouvre les portes de la salle et aide les gens à se placer. Pendant la première partie de la représentation, elle demeure habituellement à l'extérieur pour retenir les retardataires, dans le cas d'un concert de l'Orchestre symphonique, ou pour conduire discrètement les gens à leurs sièges quand il s'agit d'un spectacle de variétés ou d'une pièce de théâtre. À l'entracte, elle se montre disponible pour renseigner ou écouter les spectateurs. Quand les gens regagnent leurs sièges, son rôle est de surveiller qu'ils n'aient ni cigarette, ni verre à la main. Elle peut ordinairement assister à cette seconde partie du spectacle. Vers les onze heures, quand tous sont sortis, Isabelle quitte les lieux. Les gestes de l'ouvreuse, quoique simples, sont indispensables à l'efficacité et au bon ordre d'un théâtre institutionnel.



Isabelle Labrie. (Photo: Joceline Hardy).

Isabelle Labrie, étudiante en médecine à l'université Laval, travaille comme ouvreuse depuis presque quatre ans. « Le milieu de travail est fantastique, raconte-t-elle; quand le rideau se lève, je vis encore tout le côté magique d'une représentation.» Elle a déjà connu et aimé la scène en pratiquant le ballet; peut-être, à ces moments-là, rêve-t-elle secrètement d'y être encore.

Au G.T.Q., les placeurs et ouvreuses ont entre vingt et trente-cinq ans. Il existe des catégories de postes et des échelles de salaires selon l'ancienneté qui, seule, donne certains avantages. Le salaire le plus élevé qu'une ouvreuse puisse gagner est de l'ordre de 4 000\$ par année. En effet, les ouvreuses et placeurs gagnaient en moyenne 2 000\$ en 1980, s'absentant de chez eux trois ou quatre soirs par semaine, de dix-huit heures trente à minuit. « On ne peut pas espérer faire beaucoup d'argent en occupant ces postes au G.T.Q.; les avantages réels sont plutôt du côté de la survie (monétaire!), du dérivatif et de l'échappatoire.»

paie-maitre: édith fontaine

« J'ai repris le travail à temps partiel, d'abord parce que ça faisait quinze ans que je n'avais pas travaillé... histoire d'élever ma famille. (...) Il y a vingt ans, quand on se mariait, l'employeur ne nous gardait pas, craignant qu'on ait des enfants tout de suite, ou qu'on ne soit plus rentable! Nous n'avions pas le choix, il fallait s'en aller. Or, moi, j'ai eu des enfants après deux ans de ménage. J'aurais pu travailler. Je me suis ennuyée, puis j'ai élevé ma famille et j'ai pris des cours; on peut dire que j'ai touché à tous les arts.»

C'est Édith Fontaine qui parle, agent payeur ou paie-maitre au Grand Théâtre de Québec depuis bientôt dix ans. Formée à la comptabilité au contact de son mari, elle a d'abord travaillé à temps partiel pour Office Overload avant d'être engagée au Grand Théâtre, trois mois après l'ouverture. On avait d'abord retenu ses services pour une période de quinze jours, le temps de combler une absence pour cause de maladie; indispensable, elle est restée et s'en trouve fort heureuse. « Il y a dix ans,



Edith Fontaine. (Photo: Joceline Hardy).

c'était plus facile de retourner sur le marché du travail. J'ai des compagnes qui tentent de le faire et qui ont, à l'heure actuelle, beaucoup de difficulté.» Satisfaite de son sort et ayant développé un sens singulier de l'organisation, Édith Fontaine a habilement su concilier vie familiale (elle est mère de cinq enfants) et vie professionnelle. Est-elle une exception? Doit-elle être un modèle? On sait qu'il n'est pas facile de s'organiser ainsi et toutes n'ont peut-être pas, non plus, l'énergie d'Édith Fontaine lorsque la seconde journée d'ouvrage commence, à la maison....

Surnommée « Madame Piastre » par ses collègues, madame Fontaine a principalement pour tâche de préparer les paies des quarante employés permanents du G.T.Q., celles des soixante-cinq placeurs-ouvreuses, ainsi que celles des artistes qui sont occasionnellement engagés par le Grand Théâtre. Elle doit donc s'occuper des rémunérations de cent à cent cinquante personnes, et ce « à la mitaine », en attendant que le service de comptabilité du G.T.Q. se dote d'un ordinateur. Elle est également responsable de l'envoi des contrats aux artistes engagés pour les productions du Grand Théâtre. De plus, Édith Fontaine veille aux remises syndicales et aux impôts. Elle gère aussi le théâtre-midi, le théâtre des marionnettes, les opéras et le stationnement du G.T.Q. Enfin, qui l'aurait cru, c'est elle qui, entre deux calculs, dactylographie le menu du restaurant!

Tout ce boulot, Édith Fontaine l'abat dans le va-et-vient d'un bureau exigu qu'elle partage avec plusieurs autres personnes. Vu les exigences de son travail, elle rêve donc parfois de pouvoir s'isoler un peu, question de mieux se concentrer. Par contre, elle aime bien fraterniser une fois la besogne accomplie. Elle est de celles pour qui les relations de travail sont simples et faciles, particulièrement depuis la création, en 1979, du club social du G.T.Q. Aujourd'hui, indépendamment de leurs fonctions et grâce à ce club social, les employés échangent davantage et apprennent aussi à se mieux connaître.

Même s'il est un peu routinier, le métier d'agent-payeur est fort exigeant. Il demande à celui ou celle qui le pratique une santé et une disponibilité exceptionnelles. Par exemple, Édith Fontaine ne peut jamais se permettre d'être malade avant que les paies ne soient prêtes: sa fonction est essentielle. Elle souligne aussi qu'il s'agit d'une tâche qui demande un jugement, une vivacité d'esprit et un sens des responsabilités à toute épreuve; dans cette fonction, on la sent agréablement à l'aise. Si elle avoue qu'elle est venue travailler au G.T.Q. « un peu par hasard », c'est avec empressement qu'elle ajoute: « J'aime mon travail, je suis même chaque jour un peu plus fascinée par le milieu du théâtre. Je m'ennuierais si je devais le quitter.»

que conclure?

Ce qui ressort de nos rencontres avec ces femmes oeuvrant « en coulisses », c'est sans contredit le grand amour de leur métier. Sans cela, pourraient-elles continuer d'accepter les dures exigences de leurs fonctions: des horaires irréguliers, des locaux plus ou moins adéquats, de minces possibilités de promotion et des conditions de travail souvent moins avantageuses que celles que l'on rencontre dans d'autres milieux? L'une d'entre elles nous disait:

« Avec les années d'expérience que j'ai accumulées, si je faisais le même travail à la fonction publique, je serais mieux payée: j'aurais certainement quelques milliers de dollars de plus par année. Les responsabilités de plusieurs d'entre nous au G.T.Q. nécessitent une réévaluation de poste, nous la réclamons et nous demeurons confiantes qu'elle s'effectue dans d'assez brefs délais.»

Une autre suggérait: « Il faudrait demander à un homme s'il accepterait de remplir cette fonction dans les mêmes conditions que moi. Et je me doute de sa réponse.» Une troisième ajoutait: « Le pire, c'est que la direction a beau jeu de ménager... elle sait fort bien que nous adorons ce que nous faisons!»

Presque toutes sont concernées par le féminisme et ses réformes. Elles jugent l'action du Conseil du Statut de la femme très importante pour la valorisation de la femme. Ces travailleuses du secteur para-public voient d'un très bon oeil le congé sans solde d'un an qui est maintenant offert, suite à une maternité, à leurs consœurs à l'emploi du gouvernement, tout comme les congés de paternité qui s'inscrivent peu à peu dans diverses conventions collectives. Elles sentent que chacune des réformes amorcées grâce au féminisme les touche aussi, car le milieu du théâtre n'est pas à l'abri du sexisme. C'est d'ailleurs avec humour et ironie qu'elles accueillent la publicité ultra-désuète du restaurant du G.T.Q., en particulier une affiche bien en vue qui les exclut, tous les midis, des « diners... d'hommes d'affaires».

« Mais au travail, peu importe qu'on soit femme ou homme, il s'agit d'être compétent(e)s et efficaces», nous ont-elles dit. Aucune ne voyait son métier comme demandant quelque habileté spécifiquement féminine. Pourtant, certaines fonctions (couturière, habilleuse, secrétaire) sont exercées exclusivement par des femmes, alors que d'autres (scénographe, régisseur) le sont, le plus souvent, par des hommes. Qu'est-ce à dire? Cette dualité correspond-elle à une situation qui demeurera ou est-elle appelée à changer? Dernière particularité, les métiers qui nous ont été décrits comme requérant le plus de patience sont traditionnellement les moins bien rémunérés. La femme devra-t-elle se défaire de cette vertu pour accéder à un meilleur salaire et à une plus grande variété d'emplois? Certains pseudo ghettos féminins devront-ils s'ouvrir à la présence masculine pour que soit rehaussé le travail des femmes?

Le tableau, cependant, n'est pas que grisâtre. Ces femmes reconnaissent comme un avantage le fait de travailler dans un milieu plutôt ouvert. Elles apprécient leur libre accès aux divers spectacles et aiment pouvoir gérer, lorsque faire se peut, leur horaire. Énergiques, elles savent résister aux situations d'abus lorsqu'il s'en présente. Nous soupçonnons, en outre, que si nous les avons rencontrées le soir dans un café plutôt qu'à leur bureau, sur les lieux même de leur travail, elles se seraient peut-être montrées moins dociles au sujet des montagnes de patience à déployer, ou vis-à-vis des traitements salariaux encore souvent insuffisants.

Quoi qu'il en soit, elles n'hésiteraient pas, nous ont-elles dit, à encourager des jeunes à exercer, comme elles, leur métier « en coulisses». Cela ne les empêche toutefois pas de rêver, pour celles qui viendront plus tard, à de meilleures conditions de vie et de travail.

marie-josé des rivières et chantal hébert